



L'ESPRIT DU LIEU

# L'ÉCRIN parisien.

L'ÉCOLE DES ARTS JOAILLIERS, À PARIS, INVESTIT UN NOUVEAU LIEU À SA MESURE : L'HÔTEL DE MERCY-ARGENTEAU, UN PRESTIGIEUX BÂTIMENT DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE CHARGÉ D'HISTOIRE, DONT LA RÉNOVATION A ÉTÉ CONFIEE À CONSTANCE GUISSSET POUR MIEUX S'OUVRIR AU GRAND PUBLIC.

Texte Valentin PÉREZ — Photos Igor PJÖRRT





LE GOÛT



**DES BIJOUX EN FORME D'OISEAU**, des croquis gouachés, des créateurs d'exception comme Jean Vendome (1930-2017) ou des collectionneurs passionnés tel Yves Gastou... L'École des arts joailliers a, depuis sa création, en 2012, organisé des expositions sur des sujets des plus variés. Mais les 900 mètres carrés parisiens de la rue Danielle-Casanova, à deux pas de la place Vendôme, « étaient sombres et bas de plafond et les espaces parfois trop étroits », convient Lise Macdonald qui préside l'établissement depuis le printemps. Sans se débarrasser de l'hôtel de Ségur, rue Casanova, qui sera rénové et continuera d'accueillir des cours, l'école compte depuis le 13 juin un nouvel espace. Plus vaste, plus lumineux et plus majestueux, le lieu doit l'aider à remplir sa mission de « vecteur de la culture joaillière auprès du public le plus large possible, dès l'âge de 6 ans », rappelle la présidente, ton assuré et courtois.

La prospérité du propriétaire, la maison française de haute joaillerie Van Cleef & Arpels, a permis à l'état-major de l'école de prendre son temps avant de jeter son dévolu sur le rez-de-chaussée et le premier étage de l'hôtel de Mercy-Argenteau, au 16 bis, boulevard Montmartre, dans le 9<sup>e</sup> arrondissement de Paris. L'emplacement, central, voisin du Musée Grévin, de l'hôtel des ventes Drouot et des négoces de gemmes, paraissait idéal. La superficie de 1100 mètres carrés aussi. Sans compter que l'édifice, jamais ouvert au grand public (loué jusque-là par une compagnie d'assurances, l'école de mode Esmod ou le

navigateur Web Firefox), a un passé prestigieux. Achevé en 1778, « il est à la fois l'un des tout premiers hôtels particuliers construits sur les grands boulevards et l'un des derniers conservés », explique l'historien de l'art Léonard Pouy. Enseignant-chercheur rattaché à l'école de joaillerie et chargé de retracer le passé du bâtiment, il a débusqué tant d'archives qu'il en a tiré un livre paru aux éditions Parigramme en janvier. « Il s'agit, au fond, d'une composition à six mains, entre l'architecte Firmin Perlin, le propriétaire [de l'édifice], le marquis de Laborde, un richissime aristocrate qui sera guillotiné à la Révolution, et le comte de Mercy-Argenteau qui en acquit l'usufruit et se permit d'intervenir sur les plans. »

Donnant sur la rue, de grands salons blancs accueilleront désormais expositions, ateliers et conférences. Les motifs des boiseries nappées à la feuille d'or entremêlent guirlandes florales, feuilles d'olivier et angelots. Elles voisinent avec de faux camés de déesses grecques, ainsi que les armoiries de Florimond de Mercy-Argenteau (1727-1794), ambassadeur d'Autriche en France. « Belge de naissance, mais totalement dévoué à sa souveraine [Marie-Thérèse], homme de cœur sans être courtisan, réservé sans raideur, lucide sans prétendre au génie », comme le décrit Stefan Zweig dans sa biographie de Marie-Antoinette parue en 1952, le diplomate négociera le mariage de la future reine avec Louis XVI et veillera sur sa trajectoire à la cour de Versailles. Sans oublier de tout rapporter, des manœuvres politiques aux transports amoureux, à Marie-Thérèse d'Autriche : « Il entretenait leur correspondance dans la pièce la plus secrète de cet hôtel, une bibliothèque dissimulée, par laquelle on accédait en passant par sa chambre », relate Léonard Pouy.

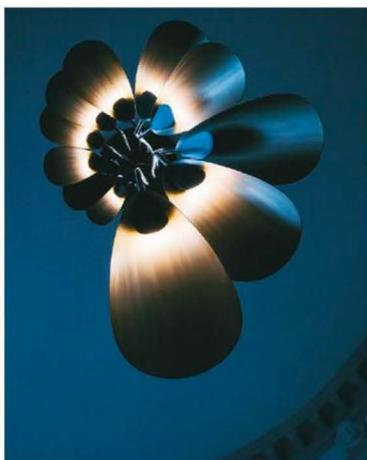
Une fois franchis l'imposant vestibule, l'accueil et les casiers de l'entrée, le visiteur monte un escalier d'honneur agrémenté de vases antiques et au-dessus duquel pend un lustre aux pales en acier, laiton et bronze. Puis il s'engage dans un couloir bleu nuit avant de parvenir à une anti-chambre également bleue. Aux murs, quelques vitrines. Au centre, une table ronde éclairée par un plafonnier de même forme et de même taille placé en miroir. Bienvenue dans la salle d'orientation, comme l'ont surnommée les équipes de Constance Guisset, chargée de l'aménagement. « En découvrant l'hôtel, ce qui m'a frappé, c'était le contraste entre des lieux très bien rénovés, comme les salons, inscrits au titre des monuments historiques [en 1958], et d'autres, couloirs, entrées, passages, assez abîmés, raconte la designer. Le but était de gommer cet écart et de donner aux espaces sans âme une identité. » Le bleu nuit permettait de retenir la lumière avant

Page de gauche, détails extérieurs et intérieurs de l'hôtel de Mercy-Argenteau, à Paris ; la designer Constance Guisset, dans l'escalier d'honneur, a piloté l'aménagement du lieu. Ci-dessus, bijoux de la célèbre actrice du XIX<sup>e</sup> siècle Rachel : un peigne en argent et corail ; un bracelet en argent et émail.



LE GOÛT

De haut en bas et de gauche à droite, le lustre de l'escalier d'honneur, en acier, laiton et bronze, dessiné par Constance Guisset; une vue de la boutique; une bague ayant appartenu à l'actrice Sarah Bernhardt, en cuivre doré, quartz et turquoise.



de déboucher sur des espaces plus vastes et plus rayonnants. Cette salle d'orientation ressemble à un rond-point autour duquel serpenter. Une porte guide vers une bibliothèque spécialisée où l'on peut consulter pas moins de huit mille références. Une autre conduit vers la salle des fêtes, où seront installées des expositions, comme celle, inaugurée le 13 juin, consacrée aux bijoux de scène de la Comédie-Française, avec ses glaives d'apparat, ses peignes, ses diadèmes et ses couronnes ayant orné la tête de stars telles que Rachel (1821-1858) ou Sarah Bernhardt (1844-1923).

La salle des fêtes et la passerelle de verre et d'acier par laquelle on y accède sont des extensions réalisées en 1891 par l'architecte Henri Fernoux. Parquet, grands miroirs et colonnes corinthiennes sont dominés par une verrière et divers ornements en stucs dorés : éléments Renaissance, coquilles, ogives, lyres, faux marbre, allégories féminines et, étonnamment, des drapeaux de pays d'Amérique latine, comme ceux du Honduras, du Paraguay, de l'Équateur... Depuis 1829, en effet, « l'hôtel accueillait le Grand Cercle, une sorte de club pour gentilshommes où l'on discutait politique en jouant aux cartes ou au billard. Et il se trouve qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, au moment de l'extension, le cercle a décidé d'accueillir en ses murs un lobby, l'Union latine franco-américaine, d'où les drapeaux », éclaire Léonard Pouy.

Comment rendre aujourd'hui praticable cet hôtel grandiloquent où, dans les étages, sous la Restauration, des protégés de Charles X, comme les compositeurs Rossini ou Boieldieu, furent également logés ? « Mon travail, c'est de faire naître de la douceur de vivre, d'aller vers la délicatesse », répond Constance Guisset. Ses propositions multiplient les courbes, des cimaises modulables pour les accrochages aux canapés et aux chaises pliables, dessinés avec l'éditeur de textiles et papiers peints Pierre Frey. La boutique, en fin de parcours, à l'étage, bleu nuit également, héberge des vitrines tout en rondeur façon hublots, une

“Ce lieu est une nouvelle possibilité de faire comprendre que le bijou, qui remonte à 90 000 ans avant Jésus-Christ, est une expression culturelle, sociale, symbolique, et n'est pas l'apanage de quelques-uns.”

Lise Macdonald, présidente de L'École des arts joailliers

table ou un comptoir sans aucun angle net. Une esthétique enveloppante qui sera dupliquée dans la librairie qui ouvrira mi-juillet. Entièrement dévolue aux arts joailliers, elle est baptisée L'Escarboucle – d'après le terme qui désignait jadis toutes les pierres rouges jusqu'à ce que le minéralogiste Jean-Baptiste Louis Romé de l'Isle distingue rubis et spinelles, en 1783. « Ce n'est pas un labyrinthe à la Borges », prévient le libraire Daniel Mitchell, que l'école a débauché chez Galignani, fameuse librairie de la rue de Rivoli, pour sélectionner les trois mille références qui y sont proposées. Poésie, romans, beaux livres, ouvrages d'art inspirants pour les joailliers... « Le visiteur est toujours guidé par le fil d'Ariane du bijou », de *La Perle*, de Steinbeck, aux incontournables *Bijoux de la Castafiore*, de Hergé.

« Ce lieu est une nouvelle possibilité de faire comprendre que le bijou, qui remonte à 90 000 ans avant Jésus-Christ, est une expression culturelle, sociale, symbolique, et n'est pas l'apanage de quelques-uns », souhaite Lise Macdonald. Florimond de Mercy-Argenteau lui-même n'était pas indifférent à la joaillerie et possédait notamment un volumineux diamant et une tabatière entièrement pavée. Le 7 mars 1791, alors qu'il résidait à Bruxelles, le comte reçut une lettre de Marie-Antoinette : « Je vois de tous côtés des choses si affreuses autour de nous qu'il vaut encore mieux périr en cherchant un moyen de se sauver qu'en se laissant écraser entièrement dans une inaction totale. » Annonçant la fuite à Varennes trois mois plus tard, la missive était accompagnée de la cassette de diamants qu'elle souhaitait sauver des soubresauts révolutionnaires. C'est ainsi que l'homme de confiance, expédiant le tout à Vienne, mis à l'abri les bijoux de la reine. (M)

L'ÉCOLE DES ARTS JOAILLIERS, 16 BIS, BOULEVARD MONTMARTRE, PARIS 9<sup>e</sup>.  
EXPOSITION « BIJOUX DE SCÈNE DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE », JUSQU'AU 1<sup>er</sup> SEPTEMBRE.  
L'HÔTEL DE MERCY-ARGENTEAU. UN ÉCRIN POUR L'HISTOIRE DE LÉONARD POUY, PARIGRAMME, 128 P., 17,90 €. LECOLEVANCLEEFARPELS.COM